

# Carnets d'un dilettante

*Jean-Claude Trutt*

## Promenades littéraires, côté Orient



## Deux Japonaises de l'an 1000

Je trouve cela assez extraordinaire : l'auteur de la première fiction romanesque, le célèbre *Roman de Genji*, qui est en même temps le premier chef d'oeuvre - tout le monde en convient - de la littérature japonaise, est une femme ! Murasaki Shiribu. Et c'est une autre femme, Séi Shônagon, qui, pratiquement à la même époque, invente une autre forme littéraire très libre : une espèce de journal fait de notes et de réflexions ! Et tout ceci au tournant du Xème et XIème siècles. Quand on pense à la place que la civilisation japonaise a faite à la femme dans les siècles qui ont suivi ! Pourtant André Beaujard qui a édité *Les Notes de Chevet* de Séi Shônagon' à la Librairie Orientale et Américaine G.-P. Maisonneuve en 1934 et qui les a amplement commentées dans un autre ouvrage publié en même temps chez le même éditeur (*Séi Shônagon', son temps et son oeuvre : une femme de lettres de l'ancien Japon*), nous donne une image plutôt nuancée de la situation réelle de la femme à l'époque des dames Shônagon et Murasaki. Il est vrai, dit-il, que la beauté était courtisée, et même qu'on respectait les femmes qui brillaient par leurs talents (c. à d. calligraphie, musique et érudition poétique) autant et plus que par leur beauté. Mais ce sont bien les hommes qui avaient le pouvoir. Et le sort des différentes épouses du Souverain n'était pas toujours facile : chacune vivait dans la crainte perpétuelle d'être supplantée et pourtant n'avait pour seule solution que celle, dangereuse, de s'entourer d'une cour de dames renommées pour leur beauté et leurs talents. Quoi qu'il en soit « *une chose est certaine* », nous dit Beaujard, « *c'est que la littérature japonaise des dernières années du Xème siècle et du commencement du XIème fut une littérature féminine* ».

Celle qui est connue sous le nom de Murasaki Shikibu est probablement née aux alentours de 976, s'est mariée vers 998-999, est venue à la Cour impériale vers 1005, y est restée au service de l'impératrice jusqu'à 1013 environ et a dû mourir relativement jeune vers 1015. Elle était la fille d'un gouverneur provincial qui, en constatant les capacités intellectuelles de sa fille, a regretté

amèrement qu'elle ne soit pas un garçon ! Sa famille faisait partie d'une branche mineure de la grande famille des Fujiwara qui a régné sur le Japon pendant la majeure partie de l'ère Heian, c. à d. cette grande période de paix qui va de la fin du VIIIème à la fin du XIIème siècle. En l'an 800 qui correspond plus ou moins au transfert du siège impérial de Nara à Kyôto (pour échapper à l'emprise trop forte des bouddhistes, prétendent certains historiens) on peut considérer que l'organisation centralisée du gouvernement était achevée. Les Aïnous ne constituaient déjà plus un danger. Le bouddhisme était devenu religion d'Etat (shintoïsme et bouddhisme avaient trouvé un *modus vivendi*). La civilisation peut alors fleurir. Et d'abord la poésie qui se japonise tout en restant sous l'influence de la poésie chinoise des Tang. C'est aussi le début des chroniques historiques, toujours à la mode chinoise. Et puis vient l'essor des journaux intimes, mêlés de réflexions. Et puis vient Murasaki et son Roman de Genji.

Je dispose d'une traduction intégrale<sup>1</sup> en anglais réalisée par Edward Seidensticker, Professeur de japonais à l'Université de Stanford, qui est un peu le René Sieffert américain. Au moment où j'écris ces lignes on annonce d'ailleurs le décès de notre René Sieffert à nous (*Le Monde* du 26/02/2004). Sieffert était d'origine lorraine ou alsacienne et avait connu le grand « *japonologue* » Haguenaer à Clermont-Ferrand où s'était repliée l'université de Strasbourg pendant la guerre. Plus tard Sieffert a été Directeur de la Maison franco-japonaise de Tokyo et est devenu notre grand spécialiste de la littérature classique japonaise. Ses traductions du théâtre Nô, des *Dits des Heike* et autres, des *Contes de pluie et de lune*, etc., sont somptueuses.

Je trouve Seidensticker moins doué sur le plan littéraire. Le vocabulaire qu'il emploie dans le *Roman de Genji* est souvent un

---

<sup>1</sup> Voir : *Murasaki Shiribu : The Tale of Genji, traduction et introduction par Edward G. Seidensticker, édit. Alfred A. Knopf, New-York, 1991*

peu rude ou même carrément moderne, donc mal adapté, et son style quelquefois un peu abrupt. Mais il arrive à faire passer malgré tout le génie de la dame Murasaki. C'est vrai que c'est un roman où il ne se passe rien de bien important. La société qu'elle décrit est une société d'aristocrates brillants qui n'ont pas grand-chose d'autre à faire qu'à chercher l'aventure amoureuse. C'est une société assez libre sur le plan des mœurs. Mais les personnages de son roman font tous partie d'une élite intellectuelle, très éduquée : on communique sans cesse par de petits billets où l'on calligraphie quelques vers auxquels le partenaire doit répondre sur l'heure par d'autres vers aussi brillants et qui doivent être comme un écho de ceux que l'on a reçus. Et tous ces vers - peut-on appeler cela de la poésie ? - doivent faire l'étalage de votre culture : réminiscences d'autres poèmes soit chinois soit japonais, rappels discrets de mythes, de légendes, de faits historiques, encore une fois chinois ou japonais... André Beaujard, dans son commentaire des *Notes de chevet de Shônagon*, appelle cela des vers de circonstance qui valent seulement par les allusions qu'ils contiennent et auxquels manquent tout sens général et toute réelle inspiration. Mais le *Roman de Genji* est aussi une étude psychologique poussée de ses personnages et de la mentalité de son époque, un hymne à la beauté de la nature, un chant qui devient triste par moments lorsque l'amant vous quitte pour d'autres beautés plus jeunes, lorsque le Seigneur Genji, le « *shining* », le brillant, meurt, lorsque la vieillesse vient et qu'il ne vous reste que le couvent comme dernier refuge.

Ce qui me frappe particulièrement dans ce roman c'est que la nature est omniprésente et que l'on jouit à tout moment de ses beautés. Il n'y a pratiquement pas de chapitre sans un rappel discret de la saison, du temps qu'il fait et de tout ce qui symbolise cette saison et de ce qui en fait le charme: fleurs, oiseaux, lune, brume, pluie ou neige. On retrouve d'ailleurs les mêmes notations chez la dame Shônagon. Ses *Notes de Chevet* commencent ainsi : « *Au printemps c'est l'aurore que je préfère. La cime des monts devient peu à peu*

*distincte et s'éclaire faiblement. Des nuages violacés s'allongent en minces traînées. En été c'est la nuit. Le clair de lune ; mais j'aime aussi l'obscurité où volent en se croisant les lucioles... En automne, c'est le soir... Alors les corbeaux s'en vont dormir, et, en les voyant passer, par trois, par quatre, par deux, on se sent délicieusement triste... En hiver j'aime le matin, de très bonne heure... le charme de la neige... ou l'extrême pureté de la gelée blanche ou, tout simplement un très grand froid : bien vite, on allume le feu, on apporte le charbon de bois incandescent; voilà qui convient à la saison... »*

Séi Shônagon est pratiquement contemporaine de dame Murasaki. Ses notes ont probablement été rédigées au cours des dernières années du Xème siècle ou au tout début du XIème. Elle aussi fut une dame de la Cour, au service d'une princesse, épouse principale d'un Empereur, et fille d'un Fujiwara. Les **Notes** mêlent dans un charmant désordre des réflexions sur les gens de la Cour, des descriptions colorées d'une société bien frivole, la relation d'événements festifs, mais aussi de nombreuses notations très personnelles. Il n'y a qu'à voir les titres de certains chapitres : *Choses qui font battre le coeur, choses qui font naître un doux souvenir du passé, choses détestables, choses qui font honte*, etc. L'humour est souvent présent : dans les choses détestables : « *un chien qui, lorsqu'un homme vient vous voir en cachette, l'aperçoit et aboie contre lui. On voudrait tuer ce chien !* » Ou alors : « *On a eu la folie de faire coucher secrètement un homme dans un endroit où il n'aurait jamais dû venir, et voilà qu'il ronfle* ». Et dans les choses qui égayent le cœur : « *un chat dont le dos est noir et le reste tout blanc* ». Et encore : « *de l'eau qu'on boit lorsqu'on se réveille la nuit* ». On croirait entendre cet écrivain contemporain qui a écrit (1000 ans plus tard) un livre qui collectionne les petites joies de la vie et qui s'intitule : ***la première gorgée de bière !***

(2004)

Texte-source : ***Voyage autour de ma Bibliothèque, Tome 3, Littérature japonaise.***

